

Cinéma canadien

Number 99, January 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1980). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (99), 18–22.



C I N É M A

CANADIEN

L'HIVER BLEU ● Décidément, le Québec se met au bleu depuis l'avènement d'un certain parti au pouvoir. Après le salon bleu du Parlement, André Blanchard nous sert un hiver bleu en Abitibi qui vit dans une sorte d'engourdissement obligé avec, comme réactions possibles, l'exil et l'évasion.

L'Hiver bleu n'est pas un film didactique, mais il se présente comme un drame social qui regarde deux sœurs, originaires de l'Abitibi, se débattre avec la vie. Christiane et Nicole, qui ne veulent pas « moisir sur place », abandonnent leur village pour améliorer leur sort en ville.

Christiane veut réintégrer le milieu étudiant en vue de parfaire ses études. Mais le milieu sclérosé la rejette tout naturellement. Un peu par dépit, elle se lance dans le syndicalisme où elle pense trouver une raison de vivre, en prenant la défense des victimes des accidents de travail.

Quant à Nicole qui veut fuir l'isolement de son coin de campagne, elle trouve un emploi comme serveuse dans un restaurant avant de plafonner comme réceptionniste, alors qu'elle établit domicile dans une commune. Avec un seul but en tête : se payer un voyage en Amérique du sud. Histoire de changer le mal de place en vue d'une évasion en cinémascope et en couleurs.

Tout cette histoire pourrait ne susciter que peu d'intérêt. Ce n'est pas la première fois au cinéma qu'on voit des jeunes traîner leur mal de vivre dans une société qui véhicule des valeurs surannées. Mais André Blanchard promène un regard lucide sur une situation sociale bien précise. Il force le spectateur, même s'il n'en éprouve pas la moindre envie, à se rendre compte de l'état précaire d'un certain développement urbain, éloigné des grands centres. Regard lucide sur une société dont les villes ont été construites en fonction des mines. Quand l'exploitation des compagnies a fini ses ravages, les accidentés des mines ont toutes les peines du monde à revendiquer une justice qui joue à cache-cache avec employeurs et employés. Et, mine de rien, la vie continue sous la morne surveillance de l'assurance-chômage et du bien-être social.

Ce contexte de vie étriquée déteint sur le monde des jeunes. Il n'y a pas si longtemps, ils

provoquaient les adultes en fondant des communes comme pour mieux contester l'étouffement de la cellule familiale, au nom de la liberté chérie. Maintenant, ils semblent se contenter d'une commune pour des fins strictement matérialistes. Il s'agit plus d'une coexistence pacifique que d'un milieu de partage profond pour faire avancer une société.

A l'intérieur d'une même famille, le fait de devenir médecin peut creuser un fossé entre les enfants. Le changement de niveau social pose aussi ses problèmes. Le repas de famille pour fêter les trente ans de mariage de papa et maman contient à lui seul une pléthore d'observations judicieuses sur les différents conflits qui assaillent des gens ordinaires, dans une société mal à l'aise dans sa peau de chagrin.

Tout le film se déroule en douceur, sous la houlette de l'ellipse. Les séquences sont construites un peu trop sur un modèle identique. Ce qui peut provoquer une certaine monotonie. Pour ma part, *L'Hiver bleu*, malgré des qualités évidentes, m'a moins étonné que *Beat* qui m'apparaît plus percutant à cause d'un montage plus diversifié. Cela dit, j'ai hâte de voir le prochain film d'André Blanchard. C'est bon signe.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation : André Blanchard — Scénario : André Blanchard et Jeanne-Mance Delisle — Images : Alain Dupras — Musique : Le Groupe Abitibi — Interprétation : Christiane Lévesque (Christiane), Nicole Scant (Nicole), Michel Chénier (Michel), Réjean Roy (Réjean), Alice Pomerleau (Alice), Lise Pichette (Lise) — Origine : Canada (Québec) — 1979 — 81 minutes.

DEUX ÉPISODES DANS LA VIE D'HUBERT AQUIN ● Il n'est pas facile de faire un film sur un écrivain. Ou bien on aligne des témoignages de personnes qui l'ont connu, ou bien on découvre les lieux où il a vécu. Jacques Godbout a su éviter ces facilités.

Il faut dire qu'il a choisi de traiter d'un écrivain passablement déconcertant et étrangement mystificateur. Hubert Aquin jouait au révolutionnaire et recherchait la clandestinité. Déguisé à



sa façon, il ose des actes périlleux et court se cacher pour échapper à la police. Ce côté provocateur est bien mis en évidence par l'auteur. Utilisant un film tourné par Louis-Georges Carrier et intitulé *Faux bond*, film dans lequel Hubert Aquin joue le rôle d'un agent double, Godbout l'entrecoupe de témoignages venus de personnes qui l'ont bien connu et qui essaient d'expliquer le comportement de l'écrivain, comportement qui le conduira à l'Institut Prévost où il recevra des traitements psychiatriques.

En regardant le film de Jacques Godbout, le spectateur se rend compte de l'instabilité de l'écrivain, de ses audaces comme de ses dépressions. A ce propos, le témoignage de sa secrétaire de La Presse est assez révélateur. Hubert Aquin passait soudainement de l'état d'euphorie, d'enthousiasme, de délire à celui d'accablement, d'asthénie. Et le jour où il a senti que sa vie se vidait totalement, il n'a pu résister à la tentation de disparaître volontairement.

Il va sans dire que l'épisode le plus important du film, pour ne pas dire le plus éloquent, est le témoignage irréfutable de la compagne qui l'a assisté dans les derniers moments de sa vie. Ici, aucune césure. (1) L'auteur laisse la parole à Andrée Yanacopoulo qui relate, d'une façon précise, les derniers instants d'Hubert Aquin, alors qu'il a pris la détermination de se suicider avec

(1) Seulement un court plan fixe de Villa-Maria (statue de la Vierge) pour indiquer le lieu du suicide.

un fusil. D'une voix chaude et sans défaillance, avec une absence totale d'émotion — comme pour ne pas influencer le spectateur — elle apporte maints détails qui montrent les hésitations, les reprises, les repentances de l'écrivain. Et elle, imperturbable, ne cherche aucunement à détourner Hubert de son projet définitif, mais l'enjoint plutôt à ne pas remettre en question ce qu'il a décidé lucidement. En écoutant ce récit à froid, le spectateur est pris d'un certain malaise. Comment cette femme qui aimait cet homme a-t-elle pu se résigner à le laisser partir vers la mort ? Sa neutralité peut apparaître effarante, mais elle seule connaît le tourment qu'elle a dû souffrir.

Jacques Godbout a commis un film intitulé *Feu l'objectivité*. Eh bien ! son film, *Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*, est un modèle d'objectivité. Alors qu'il aurait pu apporter une explication symbolique et fantaisiste — il l'avait fait à l'époque dans les journaux avec une farouche impudence — ici, il s'en tient aux témoignages extérieurs. Cela donne un film de haute qualité, d'une crédibilité totale, qui nous fait connaître, pour ne pas dire découvrir, un écrivain de chez nous dans ses démarches les plus insolites comme dans sa mort consciemment vécue.

Léo Bonneville

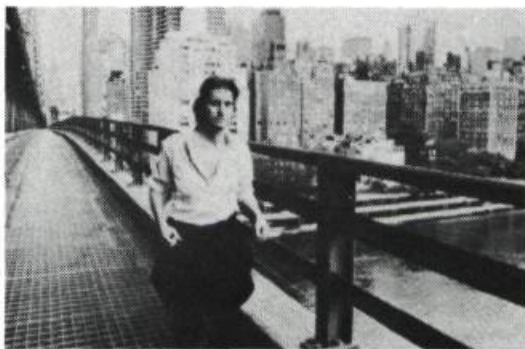
GÉNÉRIQUE — Réalisation : Jacques Godbout — Scénario : François Ricard et Jacques Godbout — Images : Pierre Letarte — Recherche : François Ricard et Gordon Sheppard — Participation : Pierre Lefebvre, Adrien Pinard, Pierre Tisseyre, Andrée Yanacopoulo — Origine : Canada — 1979 — 57 minutes.

RUNNING ● Voici un exemple typique de production canadienne où l'on s'efforce de masquer les origines nationales plutôt que de les mettre en évidence. D'abord le héros est américain on ne peut plus, et son contexte de vie n'a rien à voir avec le Canada, avant qu'il ne vienne concourir aux Jeux Olympiques de Montréal en fin de course. Il s'agit, comme le titre l'indique, d'un coureur et son histoire se situe dans la veine des *Rocky* et compagnie. Notre homme est déjà dans la trentaine et traîne avec lui une réputation de lâcheur. Il n'a rien réussi

dans la vie, après avoir interrompu des études dans diverses disciplines ; son mariage a été un échec et sa femme élève seule les deux filles qui sont nées de cette union. Son obsession pour la course à pied le fait passer pour un curieux excentrique et ne lui facilite pas l'obtention d'un travail régulier. Il persiste pourtant et s'inscrit aux épreuves prévues pour choisir les membres de l'équipe américaine de marathon. Accepté de justesse, il est vertement accueilli par l'entraîneur qui se souvient de ses erreurs passées, notamment de son défaut de se présenter à une compétition importante (toujours cette réputation de lâcheur). Comment le coureur en question arrivera-t-il à se prouver à lui-même sa propre valeur et à reconquérir sa femme ? Voilà ce que *Running* s'applique à montrer en une suite de situations inattendues et d'un intérêt guère plus que moyen pour qui n'est pas fasciné par le mouvement des jambes d'un athlète.

Par quelle voie cette histoire d'un sportif américain luttant sous les plis de la bannière étoilée est-elle devenue un film canadien ? Je ne saurais l'affirmer, mais la carrière antécédente de son réalisateur, Stewart Hillard Stern, pourrait peut-être nous fournir des indices. Un début des années 70, il se fit connaître par des comédies de moeurs rattachées à des courants d'intérêt fugaces. *B.S. I Love You* sur la publicité et *The Harrad Summer* sur la libération sexuelle. Par la suite, à cause du peu de succès de ses premiers efforts, il dut se résigner à s'employer dans le moulin à production de la télévision en réalisant, à la course, des téléfilms ou des épisodes pour des séries régulières, (*McCloud*, *Quincy*, etc.). Il attendait probablement sa chance pour revenir au vrai cinéma et tabla sur la vague contemporaine de l'exercice physique par la marche, la course, le « jogging », pour imaginer un sujet lui permettant un nouveau départ. Les producteurs américains n'étant sans doute pas ouverts à ses idées, il se souvint opportunément qu'il était d'origine canadienne (il est né à Timmins) et décida de profiter lui aussi du « boom » cinématographique au nord de la frontière.

Cela donne de curieux résultats : la banlieue de Toronto joue le rôle d'un quartier de New York et si le marathon olympique fictif où le héros fait montre de sa tenacité a bien été tourné



à Montréal, on l'a pourtant photographié dans la luxuriance polychrome des feuillages d'automne, alors que chacun sait que les Jeux se sont tenus en juillet. De toute façon, on n'accroche guère aux problèmes personnels de ce curieux qui occupe le centre de l'action, reléguant tous les autres personnages, même son ex-femme, au rang de figurants. Jamais il ne présente une explication valable à ses comportements et l'on se lasse vite de tenter de mettre des nuances dans ses motivations. Ses pérégrinations et ses sprints manquent de variété et le jeu de Michael Douglas ne brille pas par son sens des nuances. Il appert que cette production, achetée pour fins de distribution par une compagnie américaine importante, la Universal, n'a pas obtenu le succès escompté aux Etats-Unis, alors que des films franchement localisés comme *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* obtiennent une meilleure audience. Les producteurs « canadiens » finiront-ils par tabler sur l'originalité nationale plutôt que de miser sur un internationalisme illusoire ? L'avenir immédiat ne semble pas orienter « notre » cinéma dans ce sens.

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE — *Scénario et réalisation* : Steven Hillard Stern — *Images* : Lazslo George — *Musique* : André Gagnon — *Interprétation* : Michael Douglas (Michael Andropolis), Susan Anspach (Janet), Larry Dane (Walker, l'entraîneur), Charles Shamata (Howard), Eugene Levy (Ritchie), Philip Akin (Chuck), Jennifer McKinney (Suzan), Lesley Donaldson (Andrea) — *Origine*: Canada — 1979 — 101 minutes.

L E QUÉBEC EST AU MONDE ● Le film *Le Québec est au monde*, dans sa facture, s'affiche comme un hymne national dont les différentes strophes s'arrachent des morceaux de discours, pour brandir un drapeau découpé à même la venue de Peyrefitte et Barre et les rencontres avec Giscard d'Estaing et Chirac.

Ce poème lyrique brandit l'étendard d'un nouveau messie dans la personne attachante d'un René Lévesque qui, armé d'un humour qui fait flèche de tout adversaire, draine la fierté d'un peuple vers une libération irréversible.

L'intention — si je l'ai bien saisie — était admirable. La réalisation l'est beaucoup moins. Et ce, de l'avis même de péquistes convaincus. C'est assez dire que les fédéralistes « nés dans le péché » ne risquent pas d'être ébranlés par une thèse aussi mal rendue. Le poème vole en rase campagne dans tous les sens de l'expression et l'hymne emprunte les voix d'une publicité qui cherche à vendre un produit sans trop se soucier des consommateurs avertis.

J'entends tout de suite la réaction des esprits opiniâtres qui rétorqueront que le film est foncièrement honnête avec les spectateurs, parce que, dès le titre, il ne cache pas son orientation. Personne ne revendiquera le droit à un film politique d'être orienté dans un sens ou dans un autre. Encore faut-il que le contenu offre une matière sérieuse pour acheminer le spectateur vers une interrogation solide. Or, la matière de ce film qui tabie sur les plans rapprochés de plusieurs personnalités politiques, croquées sur le vif d'un lambeau de discours, donné dans la facilité la plus navrante et le manichéisme d'un western de basse extraction.

Pour un Jacques-Yvan Morin, pris en flagrant délit d'un discours professoral, avec des ronds de doigts qui viennent scander les syllabes d'une phrase magistrale, on a droit au masque mortuaire d'un Ryan, aux roulements d'yeux d'un Gérard Pelletier, aux clowneries d'un Camil Samson... En somme, tous les adversaires du parti québécois sont présentés comme ridicules. Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un traitement « d'égal à égal ». L'humour dont se targue ce

film donne dans la caricature. On en vient même à oublier le contenu des discours au profit des tics à surveiller.

Les relations extérieures du Québec prennent la dimension d'une lutte à finir avec Ottawa. On n'y sent aucun effort de l'analyse d'une situation profondément historique qui a conduit une partie du peuple québécois à revendiquer sa souveraineté et à le dire au monde. Le spectateur doit se contenter d'un collage d'événements plus ou moins cocasses qui jettent un regard superficiel sur un problème qui ne devrait laisser personne indifférent. Au lieu de cela, Hugues Mignault nous offre un film de pure propagande avec les défauts inhérents au genre.

Puisqu'il est question d'ouverture au monde, même si ce film s'adresse avant tout aux gens d'ici, il n'est que de le présenter à des étrangers. Ils risquent fort d'en sortir très peu informés du fait québécois. Ce qui prouverait l'information anémique d'une propagande maladroitement déguisée.

Sur un autre plan, cela me fait un peu penser à un certain *Holocauste* que le canal 10 a défiguré à cause d'un mépris plus ou moins conscient de son public. On a sacrifié cette tragédie, découpée en petites tranches, sur l'autel de la déesse Publicité. C'est à croire que le canal 10 ne respecte rien. Personnellement, même si *Le Québec est au monde* nous fait bien rigoler, j'ai éprouvé un malaise devant tant de publicité étalée. Dans un documentaire qui se veut solide, la publicité gratuite, même lorsqu'elle se met au service d'une bonne cause, peut provoquer une gêne certaine. Dans ces conditions, le projet rate toutes les cibles. En période pré-référendaire, notre peuple méritait plus que cette caricature de film politique.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation : Hugues Mignault — Recherche et scénarisation : Michel Pratt et Hugues Mignault — Images : Bruno Carrière — Musique : Dominique Tremblay et La Tradition Simultanée — Montage : Marcel Gabriel Sabourin — Origine : Canada (Québec) — 1979 — 97 minutes.